

digènes et pour des salaires chaque fois plus bas.

Nous avons donc l'Empire... Que représente, d'un point de vue économique, la conquête de l'Éthiopie ? On a beaucoup vanté les richesses de son sous-sol. Un des arguments de la préparation psychologique pour la guerre fut celui-là. Tout comme à l'époque de la guerre de Lybie les sables désertiques étaient transformés en « terre d'enchantement », actuellement, la conquête faite, on est bien plus réservé. Une publication officielle (Agostini) écrit textuellement : « Un problème insoluble est celui des richesses minérales de l'Éthiopie, étant donné notre maigre connaissance du sous-sol. On parle de combustibles fossiles existant dans le Scioa ; de fer, de cuivre. Récemment on a parlé de gisements importants dans l'Harrar. Mais de tous ces gisements on ne peut rien dire de précis ». Une autre publication (« Aspects économiques de l'Éthiopie ») écrit : On espère trouver du platine, peut-être du fer et du cuivre. Il est certain qu'il y a du charbon. On avait l'espoir de trouver du pétrole, etc.

Il y a certainement de grands gisements salins, mais du sol il en existe suffisamment en Sicile. Reste alors le platine et l'or. Mais il en faut beaucoup pour récupérer les milliards que la conquête a coûtés et qu'elle continuera à coûter. Et la réalité est bien peu de chose : le platine s'extrait aujourd'hui dans une seule mine que l'Italie avait auparavant en concession. La même chose est vraie pour les 1 200 livres d'or de la région de Volegga. L'Erythrée fournit en tout 300 kg d'or par an. De plus, tout l'or de l'Afrique orientale est alluvional. S'il existe des mines sous terre, il faut encore commencer par construire des installations. Tout le problème des richesses du sous-sol est un problème de capital. L'Allemagne y avait investi de fortes sommes mais en a perdu en quantité. En plus d'installations, il faut encore construire les voies de communication.

Même en cela l'Empire n'est pas très avancé. De chemins de fer n'existent encore que la vieille ligne de Djibouti à Addis Abeba. En projet il y a 2.800 km. de routes, mais jusqu'ici l'on n'a avancé que d'Adigrad à Addis Abeba (850 km.), alors que la route d'Assab à Dessié (500

km.), passant en partie au travers du désert Dankaligué, est seulement commencée et coûtera un demi-million par kilomètre.

On a parlé de la haute plaine éthiopienne comme débouché à la pression démographique italienne.

Avant tout, pour coloniser cette terre, il faut commencer par exproprier les indigènes. On veut le faire en les massacrant, mais même pour cela il faut du temps. De plus, vient le problème des cultures. La haute plaine éthiopienne, comme celle du Kérya et du Tanganyka, ne se prête pas à la culture intensive nécessaire pour le transfert de familles de colons pauvres qui recevraient de petites parcelles de terrains. Le climat, même dans les hautes plaines ne permettra qu'à une minorité de s'acclimater. Finalement, avant de permettre un transfert relativement nombreux de colons italiens, il restera toujours le problème des voies de communication.

En tout cas la partie de la haute plaine qui se prête à la culture des céréales (froment, blé, orge, durum) et à la culture maraîchère est relativement restreinte. Sur les flancs orientaux peuvent prospérer les plantations de café et sur les plaines basses occidentales la culture du coton. Mais déjà les diverses sociétés, suisses, belges, allemandes et demain, au besoin, aussi bien qu'italiennes, préfèrent et préféreront employer la main d'œuvre indigène du Soudan et des régions des Hautes, qui a moins d'exigence et est plus facilement exploitable que la main d'œuvre blanche.

Pour ce qui est de l'élevage du bétail, qui était la seconde occupation de l'Abysinie après l'agriculture, tout le bétail éthiopien est contaminé par la peste bovine et ne pourra qu'être détruit pour être substitué par un nouveau bétail importé.

Il reste à examiner le problème de l'Éthiopie comme réserve de troupes noires contre l'ennemi extérieur et surtout intérieur, ainsi que la France démocratique l'a fait avec ses Sénégalais et ses Malgaches.

Nous avons été les premiers à émettre cette hypothèse qui est confirmée aujourd'hui. La nouvelle armée noire se recrutera surtout parmi les musulmans qui sont trois millions et demi, si l'on y comprend l'Erythrée. Cela concorde avec

la politique musulmane du fascisme. Dès 1933, l'Italie s'est érigée en protectrice de l'Islam opprimé par l'impérialisme anglo-français. Et le Duce, au cours de son récent voyage en Lybie, a reçu en don le « cimetière de l'Islam ».

Récapitulant, l'on ne peut parler d'une possibilité de colonisation sur une vaste échelle en Éthiopie, du moins pour le moment. Ce qui existe comme richesse minière ne pourra pas être exploité avant que le pays ne soit organisé et conduit à un niveau supérieur d'économie.

Pour le moment, le fait essentiel est le déficit représenté par les milliards qu'a coûté et que coûte la conquête. L'expé-

dition militaire en Éthiopie a coûté d'octobre 1935 à mai 1936 — date de la fin officielle de la guerre — 11,9 milliards de lires.

Le plan de six ans pour la soi-disant colonisation de l'Empire prévoit une dépense de 24 milliard de lires.

L'on comprend facilement que l'Italie, « satisfaite », comme l'a proclamé Mussolini du balcon du Palais de Venise le 9 mars 1936, ait dû peu de mois après se lancer dans la guerre espagnole, afin de tenir tête aux contrastes sociaux que la compression totalitaire peut bien contenir mais non annuler.

Gatto MAMMONE.

Echo à l'étude de la période de transition

Nous avons reçu d'un lecteur de Clichy une lettre-critique que nous publions intégralement en la faisant suivre d'un bref commentaire de notre collaborateur. Notre impatient correspondant voudra bien nous excuser de n'avoir pu faire paraître sa lettre dans notre numéro précédent puisqu'elle nous est parvenue précisément au moment où ce numéro sortait de presse.

A PROPOS DE LA PERIODE DE TRANSITION

Après la publication dans « Bilan » du résumé du livre des communistes de gauche hollandais sur « les fondements de la production et de la distribution communistes » par Hennaut d'aucuns pouvaient penser que les réformistes de droite ou de gauche étaient définitivement désarmés et qu'ils n'oseraient plus broncher. C'était mal les connaître. En effet, dans le numéro qui publiait la fin du résumé, leurs critiques se firent entendre : les camarades hollandais ainsi que Hennaut ne raisonnaient pas en marxistes... Ensuite, nous eûmes l'étude critique de Mitchell sur les « Problèmes de la période de transition ». Cette étude avait, bien entendu, pour but de démontrer l'utopie anti-marxiste de ceux qui croient que la révolution prolétarienne libérera réellement les travailleurs de l'exploitation sous toutes ses formes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que Mitchell se soit évertué tout au long de son article à prouver avec forces citations que cette révolution ne servira qu'à faire changer de maître aux prolétaires qui la feront — tout comme dans

les révolutions passées... Nous reconnaissons là le point de vue traditionnel des réformistes de tout poil. D'ailleurs Mitchell a pris soin de nous avertir dans son « exposé introductif » que son travail traiterait les points suivants :

a) des conditions historiques où surgit la révolution prolétarienne ; b) de la nécessité de l'État transitoire ; c) des catégories économiques et sociales qui, nécessairement, survivent dans la phase transitoire ; d) enfin de quelques données quant à une gestion prolétarienne de l'État transitoire ».

Une fois ces points énoncés, il était facile d'imaginer ce que serait l'article. En effet, Mitchell ne se gêne nullement pour affirmer, a priori, la survivance après la révolution « des catégories économiques et sociales qui, nécessairement (!), survivent dans la phase transitoire ». Cette affirmation à elle seule suffisait grandement à tout esprit averti pour concevoir ce qui suivrait. Ce qui étonne le plus dans l'article de Mitchell, c'est l'abondance des citations qu'un marxiste révolutionnaire peut à tout instant retourner contre ce qu'il tente de prouver et de justifier. Il n'y a pas besoin de cinquante pages de « Bilan » pour réduire à néant l'argumentation savante du réformiste Mitchell. Tous ceux qui ont lu Marx et Engels savent que, pour ces derniers, la fameuse période de transition marque la fin de la société capitaliste et la naissance d'une société entièrement nouvelle dans laquelle l'exploitation de l'homme par l'homme aura cessé d'exister ; c'est-à-dire où les classes auront disparu et où l'État en tant que tel n'aura plus de raison d'être. Or, dans la société de transition telle que l'enten-

(1) Parue dans « Bilan », n° 28-31-34-35-37-38.